

régions désertes et sauvages qu'ils vont habiter une félicité égale ou même supérieure à la nôtre ! et s'ils y fondent un empire , qu'ils songent à se garantir eux-mêmes et leur postérité des fléaux dont ils ont senti les coups !

---

## LIVRE DIX-HUITIÈME.

COLONIES ANGLAISES FONDÉES DANS LA PENNSYLVANIE , DANS LE MARYLAND , DANS LA VIRGINIE , DANS LA CAROLINE , DANS LA GÉORGIE. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR TOUS CES ÉTABLISSEMENTS.

L'INJUSTICE ne fut jamais la base d'aucune société. Un peuple créé par un pacte aussi étrange aurait été en même temps et le plus dénaturé et le plus malheureux des peuples. Ennemi déclaré du genre humain, il eût été également à plaindre , et par les sentimens qu'il aurait inspirés , et par ceux qu'il aurait éprouvés. Craint et haï de tout ce qui l'eût environné , il n'aurait jamais cessé de haïr et de craindre. On se serait réjoui de ses malheurs , on se serait affligé de sa prospérité. Un jour les nations se seraient réunies pour l'exterminer ; mais le temps aurait rendu cette ligue inutile. Il aurait suffi, pour l'anéantir et les venger, que chacun des membres eût conformé sa conduite aux maximes de l'état. Animés de l'esprit de leur institution , tous se seraient empressés de s'élever sur la ruine les uns des autres. Aucun moyen ne leur eût paru trop odieux. C'aurait été la race engendrée des dents du dragon que Cadmus sema sur la terre , aussitôt détruite que créée.

i.  
Parallèle  
d'un bon et  
d'un mauvais  
gouvernement.



Combien différente serait la destinée d'un empire fondé sur la vertu ! L'agriculture, les arts, les sciences et le commerce, encouragés à l'ombre de la paix, en écarteraient l'oisiveté, l'ignorance et la misère. Le chef de l'état en protégerait les différens ordres et en serait adoré. Il aurait conçu qu'aucun des membres de la société ne pourrait souffrir sans quelque dommage pour le corps entier, et il s'occuperait du bonheur de tous. L'impartiale équité présiderait à l'observation des traités qu'elle dicterait, à la stabilité des lois qu'elle aurait simplifiées, à la répartition des impôts qu'elle aurait proportionnée aux charges publiques. Toutes les puissances voisines, intéressées à la conservation de celle-ci, au moindre péril qui la menacerait, s'armeraient pour sa défense. Mais, au défaut de secours étrangers, elle pourrait elle-même opposer à l'agresseur injuste la barrière impénétrable d'un peuple riche et nombreux, pour lequel le mot de *patrie* ne serait pas un vain nom. Et voilà ce qu'on peut appeler le beau idéal en politique.

Ces deux sortes de gouvernement sont également inconnues dans les annales du monde. Elles ne nous offrent que des ébauches imparfaites plus ou moins rapprochées de l'atroce sublimité, plus ou moins éloignées de la beauté touchante de l'un ou de l'autre de ces grands tableaux. Les nations qui ont joué le rôle le plus éclatant sur le théâtre de l'univers, entraînées par une ambition

dévorante, présentèrent plus de traits de conformité avec le premier. D'autres, plus sages dans leurs constitutions, plus simples dans leurs mœurs, plus limitées dans leurs vues, enveloppées d'un bonheur secret, s'il est permis de parler ainsi, paraissent ressembler davantage au second. Entre ces derniers on peut compter la Pensylvanie.

Le luthéranisme, qui devait changer la face de l'Europe ou par lui-même ou par l'exemple qu'il donnait, avait occasionné dans les esprits une fermentation extraordinaire, lorsqu'on vit sortir de son sein orageux une religion nouvelle, qui paraissait bien plus une révolte conduite par le fanatisme qu'une secte réglée qui se gouverne par des principes. La plupart des novateurs suivent un système lié, des dogmes établis, et ne combattent d'abord que pour les défendre, lorsque la persécution les irrite et les révolte jusqu'à leur mettre les armes à la main. Les anabaptistes, comme s'ils n'avaient cherché dans la Bible qu'un cri de guerre, levèrent l'étendard de la rébellion avant d'être convenus d'un corps de doctrine. Les principaux chefs de cette secte avaient bien enseigné qu'il était inutile et ridicule d'administrer le baptême aux enfans, ainsi qu'on le pensait, disaient-ils, dans la primitive Église ; mais ils n'avaient pas encore une fois mis en pratique ce seul article de croyance qui servait de prétexte à leur séparation. L'esprit de sédition suspendait chez eux les soins qu'ils devaient aux dogmes

II.  
Principes  
des  
anabaptistes.



schismatiques sur lesquels ils fondaient leur révolte. Secouer le joug tyrannique de l'Église et de l'état, c'était leur loi, c'était leur foi. S'enrôler dans les armées du Seigneur, s'inscrire parmi les fidèles qui devaient employer le glaive de Gédéon, c'était leur devise, leur but, leur point de ralliement.

Ce ne fut qu'après avoir porté le fer et le feu dans une grande partie de l'Allemagne que les anabaptistes songèrent à donner quelque fondement et quelque suite à leur créance, à marquer leur confédération par un signe visible qui l'unît et la cimentât. Ligués d'abord par une inspiration pour former un corps d'armée, ils se liguerent en 1525 pour composer un corps de religion.

Dans ce symbole, mêlé d'intolérance et de douceur, l'église anabaptiste étant la seule où l'on enseigne la pure parole de Dieu, elle ne doit et ne peut communiquer avec aucune autre église.

L'esprit du Seigneur soufflant où il lui plaît, le pouvoir de la prédication n'est pas borné à un seul ordre de fidèles; mais il s'étend à tous, et tous peuvent prophétiser.

Toute secte où l'on n'a pas gardé la communauté des biens, qui faisait l'âme et l'union des premiers chrétiens, est une assemblée impure, une race dégénérée.

Les magistrats sont inutiles dans une société de véritables fidèles; un chrétien n'en a pas besoin, un chrétien ne doit pas l'être.

Il n'est pas permis à des chrétiens de prendre les armes pour se défendre; à plus forte raison ne peuvent-ils pas s'enrôler au hasard pour la guerre.

Ainsi que les procès, les sermens en justice sont défendus à des disciples du Christ, qui leur a dicté pour toute réponse devant les juges, OUI, OUI, NON, NON.

Le baptême des enfans est une invention du diable et des papes. La validité du baptême dépend du consentement volontaire des adultes, qui peuvent seuls le recevoir avec la connaissance de l'engagement qu'ils prennent.

Tel fut dans son origine le système religieux des anabaptistes. Il paraît fondé sur la charité et la douceur; il ne produisit que des brigandages et des crimes. La chimère de l'égalité est la plus dangereuse de toutes dans une société policée. Prêcher ce système au peuple, ce n'est pas lui rappeler ses droits; c'est l'inviter au meurtre et au pillage; c'est déchaîner des animaux domestiques et les changer en bêtes féroces. Il faut adoucir et éclairer ou les maîtres qui les gouvernent, ou les lois qui les conduisent; mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit, et jamais une égalité de fait. Les sauvages mêmes ne sont pas égaux dès qu'ils sont rassemblés en hordes. Ils ne le sont que lorsqu'ils errent dans les bois; et alors même celui qui se laisse prendre sa chasse n'est pas l'égal de celui qui l'emporte. Voilà la première origine de toutes les sociétés.



Une doctrine qui avait pour base la communauté des biens et l'égalité des conditions ne pouvait guère trouver des partisans que dans le peuple. Les paysans l'adoptèrent avec d'autant plus d'enthousiasme et de fureur que le joug dont il les délivrait était plus insupportable. Condamnés la plupart à l'esclavage, ils prirent de tous côtés les armes pour accréditer une doctrine qui de serfs les rendait égaux aux seigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la société, qui est l'obéissance au magistrat, réunit contre eux toutes les autres sectes qui ne pouvaient subsister sans subordination. Ils succombèrent sous tant d'ennemis, après avoir fait une résistance plus opiniâtre qu'on ne devait l'attendre. Leur communion, quoique répandue dans tout l'empire et dans une partie du nord, ne fut nulle part dominante, parce qu'elle avait été partout combattue et dispersée. A peine était-elle tolérée dans les contrées où l'on permettait la plus grande liberté de créance. Dans aucun état elle ne put former une église autorisée par la législation civile. Ce fut ce qui l'affaiblit, et de l'obscurité la fit tomber dans le mépris. Son unique gloire fut d'avoir contribué peut-être à la naissance des quakers.

III.  
Origine et  
caractère des  
quakers.

Cette secte humaine et pacifique s'éleva en Angleterre parmi les troubles de la guerre sanglante qui traîna un roi sur l'échafaud par la main de ses sujets. Elle eut pour fondateur George Fox,

né dans une condition obscure. Son caractère, qui le portait à la contemplation religieuse, le dégoûta d'une profession mécanique et lui fit quitter son atelier. Pour se détacher entièrement des affections de la terre, il rompit toute liaison avec sa famille; et, de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s'égarait dans les bois sans autre compagnie, sans autre amusement que sa bible. Avec le temps même, il parvint à se passer de ce livre, quand il crut y avoir assez puisé l'inspiration des prophètes et des apôtres.

C'est alors qu'il chercha des prosélytes. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans un temps et dans un pays où les délires de la religion enthousiasmaient toutes les têtes, troublaient tous les esprits. Bientôt il se vit suivi d'une foule de disciples qui, par la bizarrerie de leurs idées sur des objets incompréhensibles, ne pouvaient qu'étonner et fasciner les âmes sensibles au merveilleux.

La simplicité de leur vêtement fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, sans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appelaient ornement ou superfluité. Point de plis dans leurs habits, pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'est pas toujours nécessaire. Ce mépris singulier pour les modes les avertissait d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils se distinguaient par des dehors modestes.



Toutes les déférences extérieures que l'orgueil et la tyrannie imposent à la faiblesse devinrent odieuses aux quakers, qui ne voulaient avoir ni maîtres, ni serviteurs. Ils condamnaient les titres fastueux comme orgueil dans ceux qui les usurpaient, comme bassesse dans ceux qui les déféraient. Ils ne reconnaissaient nulle part ni EXCELLENCE, ni ÉMINENCE, et ils avaient raison; mais ils se refusaient aux égards réciproques qu'on appelle politesse, et ils avaient tort. Le nom d'AMI, disaient-ils, ne devait se refuser à personne entre des citoyens et des chrétiens. La révérence était une gêne ridicule et cérémonieuse. Se découvrir la tête en saluant, c'était manquer à soi pour honorer les autres. Le magistrat même ne pouvait leur arracher aucun signe extérieur de considération. Revenus à l'ancienne majesté des langues, ils tutoyaient les hommes, même les rois; et ils justifiaient cette licence par l'usage de ceux mêmes qui s'en offensaient, et qui tutoyaient leurs saints et leur dieu.

L'austérité de leur morale ennoblissait la singularité de leurs manières. Porter les armes leur paraissait un crime: si c'était pour attaquer, on péchait contre l'humanité; si c'était pour se défendre, on péchait contre le christianisme. Leur évangile était la paix universelle. Donnait-on un soufflet à un quaker, il présentait l'autre joue: lui demandait-on son habit, il offrait de plus sa veste. Jamais ces hommes justes n'exigeaient pour

leur salaire que le prix légitime, dont ils ne voulaient point se relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur semblait une prostitution du nom de l'être saint pour de misérables débats entre des êtres faibles et mortels.

Le mépris qu'ils avaient pour la politesse dans la vie civile se changeait en aversion pour les cérémonies du culte dans le rit ecclésiastique. Les temples n'étaient à leurs yeux que des boutiques de charlatanerie; le repos du dimanche, qu'une oisiveté nuisible; la cène et le baptême, que des initiations ridicules. Aussi ne voulaient-ils point de clergé. Chaque fidèle recevait immédiatement de l'Esprit saint une illumination, un caractère bien supérieur au sacerdoce. Quand ils étaient réunis, le premier qui se sentait éclairé du ciel se levait et révélait ses inspirations. Les femmes même étaient souvent douées de ce don de la parole, qu'elles appelaient don de prophétie. Quelquefois plusieurs de ces frères en Dieu parlaient en même temps; mais plus souvent régnait un profond silence dans toute l'assemblée.

L'enthousiasme qui naissait également et de ces méditations et de ces discours irrita dans ces sectaires la sensibilité du genre nerveux au point de leur occasionner des convulsions. C'est pour cela qu'on les appela *quakers*, qui signifie en anglais *trembleurs*. C'était assez de ridiculiser leur manie pour les en guérir à la longue; mais on la rendit contagieuse par la persécution. Tandis



que toutes les autres sectes nouvelles étaient encouragées, on poursuivit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute espèce. L'hôpital des fous, la prison, le fouet, le pilori, furent décernés à des dévots dont le crime et la folie étaient de vouloir être raisonnables et vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les souffrances excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwel même, après avoir été l'un de leurs plus ardens persécuteurs, parce qu'ils se glissaient dans les camps pour déguster les soldats d'une profession sanguinaire et destructive, Cromwel leur donna des marques publiques de son estime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans son parti pour lui concilier plus de respect et de considération. Mais on éluda ou l'on rejeta ses invitations; et depuis il avoua que c'était l'unique religion dont il n'avait pu rien obtenir avec des guinées.

iv.  
Fondation  
de la Pensyl-  
vanie par  
Penn. Bases  
de sa législa-  
tion.

De tous ceux qui donnèrent de l'éclat à cette secte, le seul qui mérita d'occuper la postérité, fut Guillaume Penn. Il était fils d'un amiral de ce nom, assez heureux pour avoir obtenu la confiance du protecteur et des deux Stuarts qui tinrent après lui, mais d'une main moins assurée, les rênes du gouvernement. Ce marin, plus souple et plus insinuant qu'on ne l'est dans sa profession, avait fait des avances considérables dans différentes expéditions dont il avait été chargé. Le malheur des temps n'avait guère permis qu'on le remboursât durant sa vie. Après sa mort, l'état

des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à son fils la proposition de lui donner au lieu d'argent un territoire immense dans le continent de l'Amérique. C'était un pays qui, quoique entouré de colonies anglaises, et même anciennement découvert, avait toujours été négligé. La passion de l'humanité lui fit accepter avec joie cette sorte de patrimoine qu'on lui cédait presque en souveraineté héréditaire. Il résolut d'en faire l'asile des malheureux et le séjour de la vertu. Avec ce généreux dessein, il partit vers la fin de l'an 1681 pour son domaine, qui fut appelé dès-lors Pensylvanie. Tous les quakers, que le clergé persécutait parce qu'ils refusaient de payer la dime et les autres taxes imposées par l'avarice et l'imposition ecclésiastiques, demandaient à le suivre; mais, par une prévoyance éclairée, il ne voulut en amener d'abord que deux mille.

Son arrivée au Nouveau-Monde fut signalée par un acte d'équité qui fit aimer sa personne et chérir ses principes. Peu satisfait du droit que lui donnait sur son établissement la cession du ministère britannique, il résolut d'acheter des naturels du pays le vaste territoire qu'il se proposait de peupler. On ne sait point le prix qu'y mirent les sauvages; mais, quoiqu'on les accuse de stupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devaient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de justice et de modération que les Européens n'avaient